

Le Calvé Ivičević, Evaine / Vodanović, Barbara. »Les ethnonymes défigés à l'épreuve de la traduction«, u: Mikšić V. / Le Calvé Ivičević E. (dir.). *Entre jeu et contrainte: pratiques et expériences oulipiennes*, MeandarMedia / Sveučilište u Zadru, Zagreb - Zadar, 2016, str. 97-111.

ISBN 978-953-331-106-7

Les ethnonymes défigés à l'épreuve de la traduction

Barbara Vodanović, Université de Zadar

Evaine Le Calvé Ivičević, Université de Zagreb

Résumé

Le présent article se propose de scruter sous une double perspective un tout petit élément dans l'immense mosaïque des sujets de réflexion que nous offre le roman *Les fleurs bleues* de Raymond Queneau : les ethnonymes défigés. Après en avoir proposé, dans un premier temps, une description linguistique, nous nous attacherons, dans un deuxième temps, à analyser les interventions survenues au niveau de cet élément particulier du discours à la faveur du processus traductif.

Suivant deux idées sur le signe linguistique qui sont que, 1° le signe nous est imposé par le code social qu'est la langue et est donc figé et que, 2° le signe utilisé consciemment pour communiquer quelque chose est un signe intentionnel, nous proposons de nous interroger sur la manière dont Queneau a procédé à la décomposition des ethnonymes dans son roman où jeux avec les mots et non-sens participent d'un détournement ludique.

Nous posons que le nom propre d'ethnie est une locution dans le cadre de la théorie Sens-Texte, donc une lexie regroupant des expressions linguistiques complexes qui se conceptualisent comme un ensemble. Or, ce que fait Queneau en attribuant aux Celtes « un air gallican » et aux Romains « un air césarien » ou bien aux Alains « un air narte » c'est une décomposition par simple transonymisation qui aboutit à un défigement, soit formel, dénotatif (les Alains), soit sémantique, connotatif (les Romains). Le monde étranger qui surgit alors ne relève pas de l'écart culturel mais participe d'un écart conceptuel non sans rapport avec la notion d'étrangeté cher à Berman (1984).

Or, s'il est vrai que, pour effectuer le transfert vers la langue cible, le traducteur doit après avoir embrassé le texte source, soumettre ses « formes signifiantes » à une « lecture fine et tendue » (Ballard 1998) et en décomposer les unités dont il est tissé afin de comprendre puis rendre leur rôle et leur effet dans le discours, l'activité traduisante appliquée aux ethnonymes défigés des *Fleurs bleues* nous place dans une situation de « décomposition au carré » qui, l'on s'en doute, s'accompagne nécessairement d'ajustements, glissements et compromis orchestrés par le traducteur. Quelles sont les stratégies mises en œuvre par ce dernier ? Dans quelle mesure les

solutions proposées sont-elles pertinentes et constituent-elles des équivalents ? Telles seront les questions auxquelles nous nous efforcerons de répondre.

Mots clés : nom propre, défigement sémantique, défigement formel, transonymisation, traduction

0. Introduction

La présente contribution se fixe l'objectif, nous l'espérons original, de scruter sous une double perspective un élément très particulier dans l'immense mosaïque des possibilités qu'offre le roman *Les fleurs bleues* de Raymond Queneau, à savoir le processus de défigement des ethnonymes. La première étape de notre analyse trouve son fondement dans deux idées sur le signe linguistique qui sont que 1° le signe nous est imposé par le code social qu'est la langue et est donc figé et que, 2° le signe utilisé consciemment pour communiquer quelque chose est un signe intentionnel. C'est à partir de ces postulats que nous nous efforcerons de mettre en lumière la manière dont Queneau a procédé à la décomposition des ethnonymes dans son roman où les ethnonymes font l'objet de jeux avec les mots et de non-sens qui participent d'un détournement ludique.

Nous posons que le nom propre d'ethnie est une locution dans le cadre de la théorie Sens-Texte, donc une lexie regroupant des expressions linguistiques complexes qui se conceptualisent comme un ensemble. Or, ce que fait Queneau en attribuant aux Celtes « un air gallican » et aux Romains « un air césarien » ou bien aux Alains « un air narte » est selon nous une décomposition par simple transonymisation qui aboutit à un défigement, soit formel, dénotatif (les Alains), soit sémantique, connotatif (les Romains).

Nous posons par ailleurs que, s'il est vrai qu'il ne relève pas de l'écart culturel mais participe d'un écart conceptuel, le monde étranger dans lequel nous transporte Queneau n'est pas sans rapport avec la notion d'étrangeté cher à Berman (1984). Aussi poursuivrons-nous l'analyse en nous plaçant sous une perspective traductologique pour proposer une lecture critique des interventions survenues au niveau de cet élément particulier du discours - les ethnonymes - lors du processus traductif.

En effet, s'il est vrai que, pour effectuer le transfert vers la langue cible, le traducteur doit après avoir embrassé le texte source, soumettre ses « formes signifiantes » à une « lecture fine et tendue » (Ballard 1998) et en décomposer les unités dont il est tissé afin de comprendre et rendre leur rôle et leur effet dans le discours, l'activité traduisante appliquée aux ethnonymes défigés des *Fleurs bleues* nous place dans une situation de « décomposition au carré » car, nous le savons, « Non seulement les champs sémantiques ne se superposent pas, mais les syntaxes ne sont pas équivalentes, les tournures de phrases ne véhiculent pas les mêmes héritages

culturels ; et que dire des connotations à demi muettes qui surchargent les dénominations les mieux cernées du vocabulaire d'origine et qui flottent en quelque sorte entre les signes, les phrases, les séquences courtes ou longues. C'est à ce complexe d'hétérogénéité que le texte étranger doit sa résistance à la traduction et, en ce sens, son intraduisibilité sporadique. » (Ricœur, 2004 : 13). Nous avons toute raison de penser que le défigement des ethnonymes contribue à créer dans *Les fleurs bleues* de ces « plages d'intraduisibilité » (Ricœur, 2004 : 11) qui réclament ajustements, glissements et compromis de la part du traducteur, dont nous supposons qu'il acquiesce à l'idée selon laquelle une « mauvaise traduction [est] la traduction qui [...] opère une négation systématique de l'étrangeté de l'œuvre étrangère » (Berman, 1984 : 17).

Quelles sont les stratégies de traduction mises en œuvre et les solutions proposées sont-elles pertinentes et constituent-elles des équivalents ? Telles seront les questions auxquelles nous nous efforcerons de répondre.

Prenant pour prémisse que les ethnonymes mentionnés dans cette œuvre donnent lieu à un défigement de locutions figées, nous articulons notre analyse en quatre étapes successives, que nous supposons être celles que suit le défigement en présence :

1. Les ethnonymes, locutions figées
2. Présupposition du potentiel métaphorique de l'ethnonyme
3. Transonymisation de l'ethnonyme en nom commun
4. Défigements sémantique et formel du prototype dans le texte original et la traduction croate.

1. Les ethnonymes, locutions figées

Le nom propre (Npr), notamment ethnonyme, est une locution constituée par un acte de dénomination préalable. Cela veut dire qu'« il y a une dénomination, parce que l'item lexical a un sens codé ou préconstruit » (Kleiber, 2001 : 7). Une locution est, dans le cadre de la théorie Sens-Texte¹ une lexie regroupant des expressions linguistiques complexes qui ne se distinguent que par la flexion. Il en existe plusieurs types :

- les locutions nominales : *fruit de mer, nid de poule...*
- les locutions verbales : *passer à table, rouler sa bosse...*
- les locutions adjectivales : *d'accord, en panne...*
- les locutions adverbiales : *en vitesse, au hasard...*
- les locutions prépositionnelles : *à propos, en regard de...*

Étant des lexies complexes, les ethnonymes tendent à faire perdre aux éléments dont ils sont formellement constitués leur autonomie de fonctionnement. Ils deviennent des expressions non

¹ Voir par ex. Mel'čuk, I. A., A. Class et A. Polguère, 1995

compositionnelles, des locutions figées. Les expressions comme *Celte* ou *Romain* ont perdu une partie de leur nature de signe linguistique, notamment leur contenu. Citons à ce propos la fameuse phrase d'Ullmann selon lequel « Les noms propres n'ont pas de sens et, par conséquent, la notion de signification ne s'applique pas à eux » (Ullmann, 1952 : 24). Arrive alors Queneau et son jeu sur la potentialité du langage, qui nous rappelle la compositionnalité perdue, oubliée, des locutions. De fait, nous pouvons tous également, par jeu ou nécessité, créer de nouveaux systèmes de communication. Les Oulipiens nous donnent à croire que le jeu n'est que cela, un jeu, un plaisir sans présomptions et sans théories ; comme le dit Perec « [le jeu est] d'abord une activité gratuite qui n'a d'autres références qu'elle-même, qui se consomme en se réalisant, qui n'a pas d'au-delà et quand on a terminé cette activité, on n'a pas obtenu quelque chose sauf le plaisir. » (Bloomfield, 2014 : 54).

Queneau prend à la lettre l'idée que le sens linguistique, la signification d'une expression, consiste en une mise en relation d'équivalence ou de quasi équivalence de cette expression avec d'autres qui nous sont conceptuellement ou formellement plus proches. Il le fait par intention préalable, et suit ainsi à la lettre ce qui marque la nature du fonctionnement de la communication linguistique : chaque signe linguistique utilisé consciemment pour communiquer est un signe intentionnel. Chaque signe utilisé pour communiquer est le résultat d'une association entre forme et idée et, en l'occurrence, c'est exactement la façon dont est organisée l'information à communiquer. Onésiphore ne dit-il pas que, comme tout discours humain, son discours est linéaire (FB : 40) ? Un peu plus loin, à la page 48, Queneau nous avoue par la bouche du duc d'Auge qu'il est de son privilège de pratiquer le néologisme ; ajoutons : par jeu ou par nécessité.

2. Présupposition du potentiel métaphorique

Il s'agit en effet, selon le principe de la psychologie cognitive, d'un jeu des prototypes selon le principe de la divergence entre centre et périphérie. Grâce à cette divergence, une formation nouvelle peut garder sa stabilité structurale tout en gardant toujours une faculté d'adaptation flexible aux changements.

Certains cognitivistes remarquent que l'application de la théorie prototypique peut manquer d'efficacité lorsque les effets prototypiques de certains mots ne présupposent pas de similitude avec les prototypes correspondants. L'universalité de cette conception est aussi mise en doute par la possibilité de créer des catégories formées *ad hoc*, à la suite d'une activité cognitive créative. Mais la pratique langagière prouve que, dans des conditions autres, l'émetteur peut conceptualiser différemment la même catégorie en suscitant l'inconstance conceptuelle provoquée par l'appartenance à une catégorie *ad hoc*. Enfin, cette mobilité et la variabilité de la catégorisation représentent une conséquence des différences culturelles et nationales chez les

locuteurs (Shokhenmayer, 2009a). Ce qui nous amène au stéréotype comme idée conventionnelle et approximative mais privilégiée par les locuteurs ou imposée par les usages. Indiquant l'aspect subjectif de la catégorisation du monde nous soulignons, avec Shokhenmayer (2009a), que la catégorisation du monde marque un processus à la fois objectif et subjectif : le « divers » tend à ressembler à un standard et ce standard devient une force constructive ouverte à diverses interprétations. A plus forte raison parce que la catégorie présuppositionnelle est plus essentielle pour l'unité propre que pour le nom commun, vu que ce dernier est doté d'une signification lexicale élaborée.

3. Transonymisation de l'ethnonyme en nom commun

Le procédé auquel recourt Queneau dans le processus de défigement est connu en onomastique sous le nom de transonymisation. La transonymisation est un phénomène qui relève du domaine de la transformation du nom propre en nom commun (Nc).

La lexicologue et linguiste croate Vida Barac-Grum (1990) distingue trois types de transformation du Npr en onomastique :

- la transonymisation partielle, où le Npr acquiert certaines caractéristiques du Nc mais ne perd pas son caractère de Npr, comme dans *un vieil harpagon* ;
- la transonymisation complète, qui signifie que le Npr a atteint le degré ultime de généralisation comme dans les expressions *pomme d'Adam* ou *travail de Sisyphe* ;
- la déonymisation (ou antonomase en stylistique), par laquelle le Npr perd complètement son caractère propre, comme pour *poubelle*, *sandwich*, etc.

Le procédé utilisé par Queneau semble correspondre à la déonymisation mais, vu que la communication intentionnelle mise en œuvre afin de provoquer l'effet ludique est associative et déclenche un automatisme psychique de démythification de l'incompréhensible (telle l'étymologie populaire), nous sommes amenées à constater que nous avons ici plutôt affaire à une transonymisation tendancielle qui se situera entre transonymisation partielle et transonymisation complète.

Le défigement constitue une « dénomination seconde » (Shokhenmayer, 2009a). Dans le cas de certains Npr comme par exemple *Anaïs* (le parfum) ou *Mercedes* (la marque de voitures), les ethnonymes peuvent eux aussi subir un défigement et un re-fixement. Ce défigement et ce re-fixement du Npr sont dus aux mécanismes de l'intertexte au sens large, et à un « effet précédentiel »² du texte. Nous verrons dans la suite ce qu'il advient du défigement sémantique ou défigement formel du prototype lors du transfert en langue cible.

² Cf. *precedential phenomena*, d'après Karaulov, dans Shokhenmayer, 2009a

Il apparaît que, dans ce processus, les « nœuds sémantiques » sont rompus par la transonymisation perpétuelle (par déconstruction formelle ou déconstruction du sens) puisque la transonymisation précède le défigement et opère au niveau présuppositionnel.

4. Défigement sémantique et défigement formel du prototype par association involontaire

Queneau opère un défigement par transonymisation jusqu'au point où le Npr devient nom commun. Ensuite, cet appellatif (à savoir nom commun) doté d'une signification lexicale élaborée devient par réflexe mnémonique, c'est-à-dire par association presque involontaire, un réflexe sur un type de stimuli différent. Dans ce cadre, le ludique se manifeste à deux niveaux à la fois : sémantique et phonique. Ainsi, dans l'exemple

Les Huns préparaient des stèques tartares (FB : 13)

Queneau inscrit le défigement sémantique en jouant la carte du potentiel métaphorique et métonymique du prototype : qui, en effet, n'a pas appris sur les bancs de l'école que les Huns, volontiers associés et confondus avec le nom collectif de Ta(r)tares, étaient de redoutables cavaliers à l'action herbicide, fort sauvages et pressés, au point de consommer leur viande crue, d'où le nom dudit steak³. Forte est donc ici la présupposition stéréotypique qui relève le potentiel métaphorique du nom de l'ethnie nommée.

Prenons un autre exemple mentionnant les Huns :

...les Huns d'un air unique... (FB : 15)

qui nous mène à l'autre facette du défigement du prototype. Ici l'auteur joue la carte poétique du potentiel formel en créant un calembour homophonique autour de l'ethnonyme Hun et du nombre 1. Or, quoi de plus unique que ce qui est un ?

5. La transonymisation dans le contexte de la traduction

Notre intention est maintenant d'explorer ce qui, selon nous, se passe lorsque les locutions figées passées par un processus de défigement et re-fixement sont soumises à une traduction.

³ En 1759 déjà, mais il n'est pas le premier à le faire, Louis Moreri décrit dans l'article *Crimée (Tartares de la)* du *Grand dictionnaire historique* qu'il publie à Paris, la coutume qui donna lieu au nom de la recette : « ils coupent la meilleure chair de dessus les os par plusieurs tranches de l'épaisseur d'un pouce, les rangent fort également sur le dos de leur cheval sous la selle, et observent de serrer la sangle le plus qu'ils peuvent. Après avoir fait trois ou quatre lieues, ils ôtent la selle, tournent les tranches de leur viande, et prennent bien soin d'y remettre avec le doigt l'écume que la sueur du cheval a fait venir à l'entour de la viande. Après quoi ils remettent la selle comme auparavant, et font le reste de la traite qu'ils ont à faire. A la couchée ce ragoût se trouve tout prêt ; ils le regardent comme un mets délicieux. » (Tome IV, p. 261).

Poursuivant la piste de réflexion entamée ci-dessus, nous proposons de mener l'analyse du défigement par transonymisation au niveau sémantique ou formel (phonétique). Or, dans un cas comme dans l'autre, le lecteur / traducteur est confronté à un résultat fortuit du jeu des signes et des sens, assimilable à un « accident de langue » (Henry, 2003 : 70), type de difficulté considéré par beaucoup comme un cas d'intraduisibilité. De fait, le traducteur est parfois acculé aux extrémités, contraint de déployer des stratégies qui vont jusqu'à la réécriture. Nous osons constater que le texte de Queneau suscite de nombreux modèles de cette situation, ce que nous illustrerons à la faveur d'une lecture parallèle de l'original et de la traduction croate des *Fleurs bleues* due à la plume de Marija Paprašarovski.

La panoplie du traducteur compte un nombre assez restreint de procédés⁴. Cependant, mis en œuvre selon les cas, ils suscitent une infinité de solutions contextuelles. De façon générale, ils vont de la traduction par transcodage à la traduction libre, en passant par la recherche d'un équivalent moyennant des moyens lexicaux ou systémiques différents de ceux employés dans le texte source. Ces stratégies se retrouvent dans la classification proposée par Jacqueline Henry, que nous reprendrons pour commenter les exemples glanés et dans lesquels nous identifierons quatre types de situations, selon que la présupposition prototypique donne lieu à :

- une traduction isomorphe, à savoir « reprenant à la fois les mots qui correspondent à ceux de l'original et le type de jeux de mots utilisé » (Henry, 2007 : 177) ;
- une traduction homomorphe, c'est-à-dire où « l'original est rendu par le même (*homos*) procédé » (Henry, 2007 : 177) mais avec des moyens lexicaux différents ;
- une traduction hétéromorphe, soit « la recherche de la reproduction du procédé de l'original » (Henry, 2007 : 183) en renonçant à transférer le sens de l'original ;
- une traduction libre, où « le traducteur peut s'affranchir respectivement des contraintes des mots et des procédés » (Henry, 2007 : 187).

Le cadre de la présente étude ne nous permettant pas une approche exhaustive, nous aborderons ici au total douze cas de défigement sémantique.

(1) *Les Huns préparaient des stèques tartares.*

Huni su pripremali tatarski bif-tek.

Ainsi que nous l'avons vu plus haut, l'exemple (1) exploite le potentiel prototypique suscité par le croisement des ethnonymes Hun et Ta(r)tare, volontiers associés voire confondus. Ce rapprochement est d'autant plus ludique qu'il se fait autour du steak, qui n'a certes de tartare que

⁴ Précisons que nous ne nous référons pas ici à la notion de procédé telle que la définissent et la développent Vinay et Darbelnet.

le nom, mais donne ici une occasion de réunir ces deux ethnonymes et de bousculer l'orthographe. Le clin d'œil ludique suscité par la francisation de *steak* par Queneau trouve dans la traduction croate un écho proprement savoureux avec la graphie *bif-tek* (au lieu de *biftek*). En effet, cette solution est d'autant plus heureuse qu'elle suscite par ricochet un nouveau défigement, en faisant surgir le mot *tek* (appétit) du *biftek*. A la faveur de cette traduction isomorphe, le même prototype demeure opératif dans la langue cible et nous pouvons même dire que la traductrice le rehausse habilement.

De même que la traduction isomorphe est rendue possible dans (1) par la présence d'un terme semblable dans les deux langues, et par conséquent permettant de conserver, en traduction, le même défigement que dans la langue source, elle l'est aussi dans (2) grâce à un même emprunt au latin :

(2) *les Romains d'un air césarien.*

Rimljanima na cesarovski.

L'existence dans les deux langues d'un adjectif créé à partir du mot *César* (cr. *Cezar*) et à l'étymologie parfaitement transparente, permet de reproduire à l'identique le défigement présent dans l'original. Ajoutons toutefois que, en recourant à une locution adverbiale fréquente dans la terminologie gastronomique (*na + adj.* comme dans *na pariški*, fr. à la parisienne), la traduction croate ouvre ici encore une lecture à tiroir bien dans la veine quenienne.

Ainsi que l'on pouvait s'y attendre, les références culturelles commune, nombreuses à propos de l'histoire antique également partagée par les deux langues-cultures sous étude, sont propices à la traduction isomorphique. (3) en fournit un autre exemple :

(3) *les Romains dessinaient des grecques.*

Rimljani su oblikovali grčki friz.

Ici le prototype en présence joue sur le type d'architecture attribué aux Grecs. Mais le mécanisme du défigement nous invite à continuer le jeu en reformulant la phrase : si les Romains dessinent des grecques, se sont les « grecques aux Romains », et le gréco-romain surgit du tiroir. C'est un effet semblable que reproduit avec beaucoup d'humour la traductrice en exploitant le mot *friz* et sa polysémie (1° terme d'architecture : frise ; 2° terme familier : coiffure). Ainsi le syntagme *grčki friz* signifie-t-il *frise grecque*, mais il suffit d'une pirouette de notre imagination... échevelée, à la manière de Queneau, pour nous fait atterrir sur une *coiffure grecque*.

La question de la recherche d'une équivalent ne s'est pas posée de (1) à (3), épargnant à la traductrice une recherche de moyens différents de ceux suggérés par l'original. Toutefois le

recours au terme lexicographiquement équivalent dès lors qu'il existe dans la langue cible n'est pas une recette à appliquer systématiquement, ainsi que le montre (4) :

(4) *les Celtes d'un air gallican.*

Keltima na galski način.

Pour reproduire le défigement mis en œuvre dans l'original, la traductrice disposait de l'adjectif *galikanski* et pouvait, de même que dans (2), produire une traduction isomorphe avec la tournure *na galikanski* (à la gallicane). A cette option certes fidèle, mais assez technique du fait de l'emploi d'un terme rare, a été préféré l'adjectif *galski* (gaulois). Outre qu'il est beaucoup plus commun, ce choix établit un défigement parfaitement cohérent en établissant un rapport entre Celtes et Gaulois. On obtient donc une traduction homomorphe qui présente l'avantage de permettre au lecteur croate de participer au défigement par le réflexe mnémonique dont on peut supposer qu'il traversera son esprit.

C'est une lapalissade de rappeler que le public de la traduction n'est pas le même que celui de l'original, mais elle nous rappelle que le réflexe mnémonique attendu est nécessairement différent, ou situé ailleurs. Cette remarque nous permet de comprendre la stratégie mise en œuvre par la traductrice dans (5) :

(5) *le Gaulois fumait une gitane.*

Gal je pušio Primorku.

Ici le français joue sur la double corrélation entre deux types de cigarettes et les ethnonymes éponymes. L'élément ludique et surprenant réside ici dans l'intuition, évidemment trompée, du lecteur qui s'attend à ce que le Gaulois fume des gauloises (tandis que, sans doute, c'est au Gitan d'allumer une gitane). En Croatie, en revanche, il est peu probable que le lecteur ait connaissance de l'existence de ces cigarettes faute d'avoir pu les acheter. Dans un pays où ces marques n'ont jamais été distribuées, le mécanisme ne se déclenche pas. Recourant à une traduction homomorphe, la traductrice offre une corrélation avec la *Primorka*, qui est également un ethnonyme éponyme (« femme originaire Primorje ») et qui fut une fameuse marque de cigarettes croate des années 50 et 60. Outre l'identité des moyens, cette solution offre donc le bel avantage de respecter l'écart temporel qui nous sépare de l'époque à laquelle fut écrit le roman.

Aucun écart temporel ne se dresse entre nous et le prototype du Normand buveur de calvados, qui permet dans (6) une traduction isomorphe que l'on pourrait juger banale, mais qui l'est en apparence seulement :

(6) *Les Normands buvaient du calva.*

Normani su pili kalvados.

Si nous avons effectivement affaire ici à un transcodage, le défigement suscité par la traduction ne porte en fait pas sur le même objet que celui de l'original. En effet, l'ethnonyme *Normani* désigne le peuple scandinave⁵ qui se fixa jadis en Normandie. Ici encore, le choix de l'équivalent lexicographique aurait conduit la traductrice à utiliser *Normandijci* (habitants de la Normandie), ethnonyme assez rare et peu évocateur pour le lecteur croate. Ainsi le mécanisme fonctionne-t-il moyennant un léger glissement sémique. Notons également que le transcodage de *calva* en *kalvados* n'est pas non plus anodin, mais se révèle quelque peu subversif. En effet, il va à l'encontre de l'usage désormais en vigueur en croate contemporain, qui veut que les *realia* conservent leur graphie originale, même si elle est inadaptée aux règles de lecture⁶ de cette langue. En choisissant d'oraliser la graphie de *calvados*, « croatisé » en *kalvados*, la traductrice s'approprie avec bonheur un des aspects les plus jouissifs du jeu qu'enien sur la langue.

Hélas, lorsque le défigement de l'ethnonyme se double d'un calembour phonique, la difficulté de la tâche du traducteur se trouve elle aussi doublée, et les solutions proposées tendent à se diversifier. Tel est le cas dans (7) et (8) :

(7) *les Alains regarderaient cinq Ossètes.*

a Osete gledali Alani.

(8) *les Alains d'un air narte.*

Alanima na artikulativan.

Outre la présence de l'ethnonyme Alains dans ces exemples, nous remarquons qu'ils sont tous deux construits sur un même mécanisme de défigement doublé d'un calembour paronymique, à savoir basé sur « la prononciation presque identique de plusieurs termes » (Henry, 2007 : 26). Le rapport s'établit dans un premier temps à un niveau factuel évoquant une logique historique : les Alains sont, dans (7), associés aux Ossètes⁷ et, dans (8), aux Nartes⁸. Ainsi la boucle est-elle bouclée, en apparence du moins. Car le jeu se poursuit derrière l'analogie savante et

⁵ Cf. l'entrée *Normani* du dictionnaire Hrvatski jezični portal : « germanski narod s prapostojbinom u Skandinaviji (zvani i Vikinzi) koji su se u 10. st. naselili u S Francuskoj i stopili sa starosjediocima » (peuple germanique originaire de Scandinavie (aussi appelés Vikings) qui s'installa dans le Nord de la France au X^e s. et se mêla aux autochtones).

⁶ En croate le *c* est prononcé *ts*. Ainsi *calvados* devrait-il logiquement se prononcer « tsalvados ».

⁷ Il n'est peut-être pas inutile de préciser ici que les Ossètes, peuple du Caucase, descendent des Alains.

⁸ Race de héros légendaires dans la tradition épique des Ossètes.

surgissent, espiègles, les calembours. En effet, comment ne pas entendre *cinq au sept* ou, mieux encore, reconnaître *cinq à sept* dans les *cinq Ossètes*? De même, c'est presque immanquablement *un air tarte* qu'évoque *un air narte*. Faute de pouvoir conserver les deux niveaux de lecture, la traduction propose pour (7) un transcodage qui malheureusement efface le calembour mais exploite l'ordre des mots pour jouer sur les sonorités. De même, (8) présente une traduction libre tournée vers un effet d'allitération qui n'est pas sans refléter vaguement l'effet produit par l'original.

La situation n'est pas plus simple dans les situations de calembours sémiques, tels qu'en présentent (9) et (10) :

(9) *les Sarrasins fauchaient de l'avoine.*

Vandali mirisali barut.

(10) *les Sarrasins d'un air agricole.*

Vandalima na Andaluzijski.

Ces deux exemples présentent une grande complexité à plusieurs niveaux de la conceptualisation prototypique. Prenons tout d'abord (9). Le substantif *avoine* désigne le plus fréquemment une céréale mais il est aussi, dans la langue populaire, synonyme de *raclée*, *volée de coups* ; par ailleurs, l'ethnonyme *Sarrasins* était autrefois couramment utilisé pour désigner les Arabes et les Musulmans en général, évoquant en outre leur réputation belliqueuse, mais ce mot est aussi le nom d'une céréale, synonyme de blé noir. La transonymisation dans cette phrase joue donc sur un double potentiel prototypique. Faute de pouvoir reproduire ce jeu sur les doubles sens, la traductrice opte pour une traduction hétéromorphe et renonce à mentionner les *Sarrasins* (*Saraceni*). En revanche, elle fait porter le défigement sur les *Vandales*, ethnonyme qui présente deux avantages. En premier lieu, au niveau sémantique, car ayant subi une déonymisation en croate, comme dans de nombreuses autres langues, il désigne une personne violente encline à détruire aveuglément, piller, saccager. En second lieu, au niveau factuel, car ce choix permet à la traductrice de maintenir une parfaite cohérence entre (9) et (10) par l'évocation de la conquête vandale de l'Espagne au V^e siècle.

Un autre calembour sémique nous est donné dans (11), suscité par une présupposition prototypique portant sur l'ethnonyme *Francs*.

(11) *les Francs d'un air sournois*

Francima na podmukao.

Le transcodage est certes un pis-aller. Mais, s'il désamorce le calembour, il a le mérite de conserver le défigement. Forte est la tentation, au vu de (11), de conclure que ce type de

situation est intraduisible, mais ce serait sans compter sur les ressources créatives de la traductrice, qui trouvent dans (12) une brillante illustration :

(12) *les Huns d'un air unique*

Hunima na hunikatan.

Ici français et croate présentent une situation d'univocité car Marija Paprašarovski offre une solution inventive en ajoutant un *h* à l'adjectif *unikatan* (unique) par analogie avec le H de *Huni* (les Huns), reproduisant ainsi le jeu sémique de l'original et s'appropriant la démarche quenienne de perpétuelle réinvention de la langue.

6. En guise de conclusion

Le jeu comme principe de la création littéraire n'est pas innocent, et surtout pas univoque. Qu'il puise au potentiel sémantique ou phonique de la langue, il n'a de cesse de titiller le lecteur. Et que dire du traducteur, ce lecteur particulier, qui doit tracer les voies par lesquelles son lecteur pourra approcher l'œuvre originale. Le jeu sur l'idée conventionnelle comme catégorie présuppositionnelle épouse, nous l'avons vu, des chemins divers et souvent doubles. La réussite de la révélation du déguisement du sens codé ou préconstruit, dont la transonymisation n'est qu'une des méthodes possibles, fruit de la créativité de l'auteur, ne réclame pas moins d'inventivité du côté du traducteur. La rencontre avec Queneau à la faveur de sa traduction en croate nous a permis de mettre en lumière un petit inventaire des stratégies mises en œuvre au niveau d'un élément à première vue très étroitement et nettement circonscrit du texte : les ethnonymes défigés. Outre qu'elle nous a permis d'explorer des espaces insoupçonnés, notre étude nous conforte dans l'idée que la traduction « exige une haute systémativité : mais système n'est pas méthode » (Berman, 1999:70).

Références bibliographiques

Ballard, Michel, 1993, « L'unité de traduction : essai de redéfinition d'un concept », in Ballard M. (éd), *La Traduction à l'université. Recherches et propositions didactiques*, Presses universitaires de Lille, Lille, p. 223-262)

Ballard, Michel, 1998, « Les 'mauvaises lectures' : étude du processus de compréhension », in Deslile J. et Lee-Jahnke H. (éds) *Enseignement de la traduction*, Ottawa, Presse de l'Université d'Ottawa.

Barac-Grum, Vida, 1990, « Mogućnosti preobrazbe vlastitog imena », *Rasprave ZJ* sv.16, p. 15-20.

Berman, Antoine, 1984, *L'Épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, coll. Essais

Berman, Antoine, 1999, *La Traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*, Paris, Seuil

Bloomfield, Camille, 2014, « L'Oulipo, entre Scrabble et Meccano » in *Magazine Littéraire*, n. 545, juillet– août 2014, p. 54.

Gary-Prieur, Marie-Noëlle, 1994, *Grammaire des noms propres*, Paris, PUF

Henry, Jacqueline, 2003, *La Traduction des jeux de mots*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle

Kleiber, Georges « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 36 | 2001, document 1, mis en ligne le 1^{er} janvier 2009, consulté le 1^{er} octobre 2015 URL : <http://praxematique.revues.org/292> ; DOI : 10.4000/praxematique.292

Mel'čuk, Igor. A., Class André, Polguère, Alain, 1995, *Introduction à la lexicologie explicative et combinatoire*, Louvain-la-Neuve, Duculot

Peti, Mirko, 1999, « O tzv. sadržaju imena » in *Folia onomastica Croatica* 8, p. 97-121.

Polguère, Alain, 2000, 2001, *Notions de base en lexicologie*, Observatoire de Linguistique Sens-Texte consulté le 25 octobre 2015 URL : <http://www.fas.umontreal.ca/ling/olst>

Queneau, Raymond, 1965, *Les fleurs bleues*, Paris, Gallimard, coll. Folio,

Queneau, Raymond, 2014, *Modri cvijetak*, Traduit en croate par Marija Paprašarovski, Zagreb, Disput.

Ricœur, Paul, 2004, *Sur la traduction*, Paris, Bayard.

Saussure, Ferdinand de 1916 [1995], *Cours de linguistique générale*, Payot, Paris

Shokhenmayer, Evgeny, 2009a, « Nom propre entre stéréotype et prototype » *Colloque International des Jeunes Chercheurs du CERCIC* « Sens et Représentation en conflit », Université de Nantes, France

Shokhenmayer, Evgeny, 2009b, *Champs associatifs des noms propres et mécanismes de la compréhension textuelle*. Thèse de doctorat en Sciences de l'homme et de la société, Université de Nanterre – Paris X, mis en ligne le 1^{er} mai 2009, consulté le 1^{er} octobre 2015 URL : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00380918>.

Ullmann, Stephan, 1952, *Sémantique française*, A. Francke, Berne

Liste des abréviations :

Nom propre : Npr

Nom commun : Nc

Raymond Queneau, *Les fleurs bleues* : FB

Abstract

Les ethnonymes défigés à l'épreuve de la traduction

In this paper we intend to talk about a very small part in the vast mosaic of possibilities that Raymond Queneau's novel *The Blue Flowers* is offering.

Following two ideas about the linguistic sign: 1. that the sign is imposed on us by the social code which is language and is therefore fixed and 2. that the sign used consciously to communicate something is an intentional sign, we propose to question Queneau's way of decomposition of ethnonyms in his novel where the nonsense is intentional and playful realization of an exaggerated sense.

We consider the proper name of ethnicity as a phrase within the Meaning-Text theory, that is a lexical unit regrouping complex linguistic expressions that are conceptualized as a whole. And what Queneau did, attributing the Celts "a gallican way" and Romans "a Caesarian way" or the Alans "way Narte" is the decomposition as a result of transonymisation, formal denotative, (Alans) or semantic connotative decomposition (the Romans).

Keywords : proper name, idiomatic expressions, decomposition, denotation, connotation, transonymisation